

Notre histoire intellectuelle  
et politique



*PIERRE ROSANVALLON*

Notre histoire  
intellectuelle  
et politique  
1968-2018

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Ce livre est publié dans la collection  
« Les livres du nouveau monde »  
dirigée par Pierre Rosanvallon

ISBN 978-2-02-135125-5

© Éditions du Seuil, août 2018.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

# ÉPREUVES, EXORCISMES



(INTRODUCTION GÉNÉRALE)



*Épreuves, exorcismes.* J'ai donné à cette introduction le titre de ce recueil d'Henri Michaux, car il n'a cessé depuis de longues années de me hanter et de m'interroger. C'est le chant lancinant et douloureux d'un vertigineux malheur, dont les bornes mentionnées dans le titre, 1940-1944, suffisent à indiquer la nature. Un chant qui parle d'« abatement général », de « vie de taupe », de « nuques qui se baissent »<sup>1</sup>. Il est celui d'une voix captive d'un monde dans lequel « les hommes marchaient dans le tunnel, tendant le poing à leur passé », une voix étouffant dans un Paris qui était devenu la « Capitale à la foule endormie ». Ces épreuves n'ont pas été les miennes. Je n'ai pas été le témoin de ces « flammes de la destruction » qui forgeaient une humanité au « regard crevé », et la parquaient dans la « compagnie des monstres ». Et, surtout, je me suis toujours méfié de la tendance à uniformiser les malheurs, car c'est toujours une façon de banaliser les plus extrêmes d'entre eux. Il ne faut cependant pas, à l'inverse, prendre prétexte des cataclysmes pour ne pas s'interroger sur les gros temps plus ordinaires. Car il y a bien des épreuves plus diffuses, des amertumes et des déceptions qui rétrécissent aussi le monde et les existences ; des renoncements autant que des promesses non tenues qui rendent la terre plus inhospitalière et les sociétés plus inégales et plus violentes. Nous n'avons pas

1. Henri MICHAUX, *Épreuves, exorcismes. 1940-1944*, Paris, Gallimard, 1945.

besoin de nous imaginer retournés en barbarie ou réduits en esclavage pour vouloir changer le monde. Notre expérience présente est de cet ordre, avec les régressions qu'elle charrie et les menaces inédites qu'elle dessine ; notre tâche est de nous y confronter avec détermination. Et c'est là que Michaux a été un allié substantiel.

Face aux épreuves, lançait-il, « une des choses à faire : l'exorcisme ». L'exorcisme comme pratique de résistance, instrument de conjuration du malheur ; comme sacrement même, pourrait-on dire, si on se rappelle qu'en bonne théologie celui-ci se définit comme un signe efficace, un rite producteur d'effets réels. Il en distinguait deux sortes. L'exorcisme « par ruse », le plus commun, celui des poèmes de délivrance qui apaisent l'esprit en alimentant des rêves éveillés ; celui aussi des pensées « pour s'en sortir ». C'étaient là pour lui des moyens de « tenir en échec les puissances environnantes du monde hostile », de se « délivrer d'emprises » avec des mots qui rendent la réalité moins menaçante, parce que plus appropriable ; des mots qui, avec leur puissance de commandement du réel, donnent au lecteur le sentiment de désensorceler la fatalité et de briser les dépendances. Mais il fallait pour Michaux un exorcisme plus fort pour accomplir la tâche, un exorcisme qui aiguise plutôt l'esprit, qui produise, écrivait-il, « une exaltation telle, une si magnifique violence, unies au martèlement des mots, que le mal progressivement dissous est remplacé par une boule aérienne et démoniaque – état merveilleux ! ».

Cette approche radicale des tâches de la poésie suggère bien qu'elle est le laboratoire de la langue et des émotions et que sa lecture est une des modalités la plus fortes de l'expérience humaine, en augmentant la présence au monde et en offrant simultanément aux femmes et aux hommes une capacité accrue de résistance à l'œuvre des ténèbres. Mais, lisant Michaux, j'ai aussi été obsédé par l'idée que cette tâche de la poésie devait aller de pair avec une entreprise d'exorcisme proprement

politique, pour conjurer les fatalités et accroître le champ des possibles. L'ennemi est dans ce cadre celui d'un sentiment rampant d'impuissance, qu'il soit avoué comme tel ou dissimulé derrière la formulation d'une critique du monde qui rend impensable sa subversion (je reviendrai plus loin longuement sur les usages et les fonctions de la dénonciation de l'hydre à cent têtes du « néolibéralisme »).

### **L'impensé et l'impuissance**

L'histoire nous inflige aujourd'hui un long cortège de déceptions et nous mord plus que jamais la nuque. Mais nous restons en même temps comme tétanisés. Nos désenchantements et nos colères se conjuguent en effet avec un sentiment d'impuissance, comme si une vague trop haute nous empêchait de reprendre pied sur le rivage. Une telle impuissance n'est pas seulement, ou pas d'abord, la fille d'une sourde fatigue ou d'un coupable renoncement. Elle fait au plus profond système avec une difficulté à interpréter l'état du monde, à l'insérer dans une histoire qui donne sens aux épreuves et aux échecs qui se superposent. Faute d'avoir du même coup l'intelligence de notre désarroi et de notre amertume, nos impatiences s'enlisent dans la glaise du présent et nous restons enfermés dans un fatalisme morose et désabusé. Le but de ce livre est d'essayer de conjurer cette malédiction, en mettant les mots qui conviennent sur cet état des choses et en proposant des concepts adéquats pour rendre lisibles les traits profonds de nos sociétés afin de permettre d'en redessiner une perspective émancipatrice. Il y a urgence, car à ce que nous percevons comme une dislocation rampante des économies et des sociétés, depuis longtemps à l'œuvre, s'est en effet maintenant ajoutée la perspective d'une dévitalisation galopante des démocraties, aux multiples manifestations, que le terme de populisme a, entre autres, maladroitement entendu désigner. Et le spectre du terrorisme superpose

en outre désormais son ombre menaçante, avec tous les bouleversements qui commencent à en dériver.

C'est, dans ce cadre, à une autre modalité d'exorcisme que j'ai cherché à donner consistance : celle d'un travail de l'intelligence qui pourchasse impitoyablement les pensées magiques et les concepts paresseux. Car ce n'est qu'au prix d'une lucidité sans retour que pourra se forger une pensée renouvelée des possibles susceptible de surmonter ce sentiment d'impuissance qui est devenu une des expressions les plus prégnantes des épreuves du présent et du malheur des peuples. De cette façon, j'entends bien ne pas me contenter d'« organiser le pessimisme<sup>1</sup> », comme l'avait fameusement dit Pierre Naville. C'est en effet plutôt la volonté qu'il convient d'armer efficacement pour inverser la tendance déprimante qui régit notre présent.

### **Les deux focales**

Pour mener à bien cette entreprise, il faut se doter d'une double focale. Celle d'une histoire longue du projet moderne d'émancipation, avec ses réalisations, ses promesses non tenues et ses régressions aussi. C'est bien en effet celui-ci qui marque le pas aujourd'hui. Je proposerai dans ce livre une interprétation synthétique de cette histoire. Donner cette profondeur de champ à notre situation permettra de mieux dessiner des tâches à accomplir autant que d'identifier des confusions ou des régressions menaçantes. Se trouvera justifiée de cette façon l'idée selon laquelle l'histoire doit être comprise comme le laboratoire actif de notre présent. C'est la conception qui m'a toujours guidé dans le choix des sujets de mes livres et dans la façon de les écrire. Je l'avais explicitée dans ma leçon inaugurale au Collège de France. Il me semble utile d'en rappeler

1. Pierre NAVILLE, *La Révolution et les Intellectuels*, Paris, Gallimard, 1975 [1928], p. 117.

certains termes. L'attention aux problèmes contemporains les plus brûlants et les plus pressants, avais-je souligné, ne saurait se dissocier d'une méticuleuse reconstruction de leur genèse. Partir d'une question contemporaine pour en retracer la généalogie avant d'y faire retour au terme de l'enquête, riche des enseignements du passé, telle doit être la méthode développée pour donner la profondeur indispensable aux analyses du politique. C'est d'un tel dialogue permanent entre le passé et le présent que le processus instituant des sociétés peut devenir lisible et que peut naître une compréhension synthétique du monde. Cela revient à envisager une histoire que l'on pourrait qualifier de compréhensive : intellection du passé et interrogation sur le présent participent dans son cadre d'une même démarche. Elle met au jour les résonances entre notre expérience du politique et celle des hommes et des femmes qui nous ont précédés, elle nous rend proches leurs tâtonnements, leurs attentes et leurs échecs. Elle fait ainsi structurellement aller de pair le souci passionné de l'actualité et l'attention scrupuleuse à l'histoire. C'est pour cela une histoire qui a pour fonction de restituer des problèmes plus que de décrire des modèles.

Mais il faut également utiliser la focale d'une histoire plus courte, celle du nouveau cycle de la modernité qui s'est ouvert un peu partout dans le monde au mitan des années 1960, Mai 68 ayant symbolisé en France le tournant qui s'opérait alors. L'histoire longue, c'est en tant que philosophe politique et historien des idées que j'ai depuis longtemps commencé à l'entreprendre avec les différents volumes qui ont scandé mon travail. L'histoire courte, tout aussi décisive – on l'a bien vu avec le conflit des interprétations qui a marqué le premier semestre de 2018 à propos des événements de Mai –, c'est en tant qu'acteur et témoin que je peux y prendre part, et l'éclairer donc sur un mode spécifique que je pourrais qualifier de rapproché. Avec les limites objectives que cela implique, mais

aussi le supplément de compréhension sensible que cela peut apporter.

Les « événements » de Mai 68 ont traduit et polarisé, au sens physique du terme, des évolutions qui se sont opérées dans tous les pays développés de façon plus diffuse. C'est pourquoi il convient d'observer la lame de fond et pas seulement les manifestations printanières dans leur spécificité. Évolutions sociales et culturelles qui ont partout marqué l'entrée dans un nouveau cycle de la modernité ouvert par l'avènement des sociétés de consommation, la montée en puissance de la valeur d'autonomie individuelle, un nouveau rapport aux autorités comme aux hiérarchies et l'irruption de la jeunesse en tant que force sociale et culturelle. Mais évolution politique également avec l'ébranlement des partis traditionnels et la résurgence d'un idéal révolutionnaire traduit par l'éclosion de mouvements gauchistes, maoïstes, trotskistes et autonomes, même s'ils n'ont eu pour beaucoup qu'une existence éphémère (là plus spécifiquement dans les cas français et italien). Mon histoire n'a pas été celle de ce « moment gauchiste » qui a massivement retenu l'attention des chroniqueurs de la période. Étudiant ayant eu vingt ans en 1968, j'appartiens à cette génération. Mais c'est surtout du « Mai profond » que je peux témoigner, celui qui a ébranlé le pays tout entier et produit ses effets intellectuels, politiques et sociaux dans les années 1970. Dès 1969, j'ai en effet été immergé dans un tout autre milieu que celui de la grande masse des étudiants de mon âge en devenant secrétaire confédéral de la CFDT, le syndicat qui incarnait alors le plus directement cet esprit profond de Mai. Engagement auquel faisait aussi écho mon adhésion parallèle au PSU de Michel Rocard. C'est de cette façon que ma vie intellectuelle et politique s'est confondue avec celle de ce qu'on a appelé plus tard la deuxième gauche et dont j'ai été l'un des principaux intellectuels organiques.

## Histoire d'un enlèvement

J'ai vécu les années 1970 dans l'exaltation et la ferveur. Mais cela n'avait rien à voir avec l'attente d'un grand soir à portée de main – j'avais d'ailleurs été surpris de la rapidité avec laquelle bien des gauchistes, maoïstes notamment, avaient réglé son compte à cette attente. Il ne s'agissait pas non plus pour moi d'« ériger mon impatience en argument théorique », comme des aspirants stratèges l'avaient reproché à certains « révoltistes ». Je voyais tout simplement qu'un nouvel horizon s'était ouvert pour repenser le changement social et refonder la gauche. Et qu'un langage inédit était en train de se forger pour dessiner une alternative progressiste à ce que nous appelions avec Patrick Viveret, mon frère d'armes de l'époque, le « social-étatisme », un univers doctrinal qui était resté figé depuis un siècle dans le collectivisme théorisé par Jules Guesde et dont le Programme commun de 1972 avait été l'ultime expression. Ces idées alternatives résonnaient alors puissamment dans l'opinion et modifiaient dans bien des domaines la façon de concevoir les institutions. La « nouvelle culture politique » dont nous étions les théoriciens et les propagandistes (le livre portant ce titre est de l'automne 1977) nous paraissait ainsi propre à dessiner de façon crédible d'autres possibles et à marquer l'entrée dans un nouvel âge de l'émancipation. Puis les choses marqueront le pas au début des années 1980. L'horizon que nous avions dessiné commencera insensiblement à se dissiper, les éléments de langage qui avaient forgé notre identité – je pense au premier chef au terme d'autogestion – passeront au second plan. Il n'y a rien eu de brutal dans ce mouvement ; il a plutôt pris la forme d'une sorte d'assoupissement progressif, d'une usure prématurée, d'un piétinement.

Comment en est-on arrivé à cet enlèvement ? Où a été le point de basculement, le *tipping point*, s'il y en a eu un ? Ces questions sont celles de mon itinéraire personnel. Mais je les

pose parce qu'elles ont une portée plus large. Elles renvoient en effet à l'histoire même de la deuxième gauche, et au-delà à celle de la gauche en général dont l'agonie actuelle vient de loin, de ce moment peut-être – c'est une hypothèse que je formulerai dans ce livre. Elles entrent aussi plus largement en résonance avec les perplexités contemporaines pour penser une alternative au néolibéralisme, car nous vivons avec évidence un moment de maturation (je préfère ce terme à celui de radicalisation qui emporte l'idée d'une dérive problématique) du cycle de modernité ouvert en 1968. Notre commande du présent implique pour cela de se retourner vers ces années 1970 et l'enlèvement des promesses qu'elles avaient suscitées.

Mais il faut préalablement préciser les termes du problème. Cet enlèvement ne me semble en effet pas relever des modèles explicatifs traditionnels des retournements d'espérance ou des dissipations d'illusions. Ceux-ci sont au nombre de trois. La théorie de la sensibilité au choc des réalités d'abord. Elle est parfaitement résumée dans la célèbre définition donnée par Irving Kristol, la grande figure du néoconservatisme américain : « Un conservateur, avait-il dit, est un progressiste qui a été agressé par la réalité. » Théorie qui présuppose le caractère idéologique d'une position que certains faits amèneraient à reconnaître et donc à abandonner. Il ne s'agit pas de cela ici : aucun fait ou aucun événement notable n'est venu invalider les constituants de la culture politique de la deuxième gauche, à la différence de ce qui a pu se passer pour des approches gauchistes ou spontanéistes, conduisant dans ces milieux à quelques retournements de veste spectaculaires et à de massives désertions silencieuses. La psychologie politique des âges de la vie ensuite, qui considère (ce que confirme en partie la sociologie électorale) que le vieillissement est producteur de réalisme et qu'il dissout les utopies de la jeunesse, ne s'applique pas non plus. Cette culture politique se voulait en effet indissociable d'une culture de gouvernement et n'avait

en aucune manière le caractère d'une utopie adolescente. La théorie de la contre-révolution, enfin, n'explique pas non plus ce phénomène d'enlèvement. Elle n'a aucune capacité explicative d'un fait qui est au contraire allé de pair avec la montée en puissance électorale de la gauche et son arrivée au pouvoir en 1981. Ce qui s'est passé est d'un autre ordre. Pour l'essentiel du moins. Il s'agit plutôt d'un affaiblissement ou d'un évanouissement *de fait* et non de ce qui serait de l'ordre d'un reniement ou d'une défaite. C'est ce processus que je voudrais explorer.

### **L'hypothèse d'inaccomplissement et de prématurité**

Ce ne sont pas les idées de Mai ayant esquissé les éléments de cette nouvelle culture politique dans leur contenu intrinsèque qui ont été en cause, mais leur inaccomplissement et leur prématurité.

Leur inaccomplissement en premier lieu. Il s'est en effet d'abord agi d'idées-forces, d'éléments de langage ou de « concepts indicatifs » qui n'ont pas trouvé de formulation théorique accomplie ou dont les modalités de traduction institutionnelle n'ont pas été suffisamment déterminées. Cela a été de façon emblématique le cas d'une notion comme celle d'autogestion qui, après avoir exprimé l'aspiration à l'autonomie des années 1970, s'est ensuite évanouie, d'elle-même d'une certaine façon, comme par un effet d'évidement, faute d'avoir été suffisamment élaborée. Mais cela a également été le cas de celle de *dépropriation* qui visait à une reproblématisation de l'idée de propriété collective par un éclatement des différents types de droits agglomérés dans la définition juridique classique de la propriété. Cet inaccomplissement s'est également lié, en second lieu, à une dissociation diminuante de ses objets. L'idéal d'extension des droits et d'accomplissement des singularités a rapidement trouvé ses formulations, dans le

champ de la révolution des mœurs et des relations sociales, parce que ces dimensions se sont facilement laissé traduire dans l'ordre juridique, donnant depuis cinquante ans leur élan à une longue série de réformes sociétales, allant d'une égalité plus effective entre les sexes à une redéfinition du mariage comme union entre deux individus. Ces idées de Mai n'ont en revanche pas alimenté de révolution dans les ordres complémentaires de la vie démocratique et du monde économique et social appréhendés dans un même esprit. La révolution des mœurs s'est trouvée banalisée, tandis que les révolutions démocratique et sociale n'ont pas trouvé de formulations d'une puissance et d'une simplicité de mise en œuvre équivalente (l'évocation d'un projet participatif d'un côté et d'un développement des principes contractuels dans l'ordre social de l'autre n'en offrant que de fort maigres succédanés). C'est pour cette raison que le sociétal s'est alors trouvé en avance sur le social et le politique.

Si cet inaccomplissement procède des deux ressorts que nous venons d'évoquer, il tient en outre au fait que les traits de cette nouvelle culture politique ont été esquissés dans un cadre et un contexte qui n'étaient pas adaptés à leur réception et à leur développement. Je dirais que son programme était d'une certaine façon prématuré autant que potentiellement décalé<sup>1</sup>. C'est particulièrement sensible en matière de fonctionnement démocratique, par exemple. L'approche autogestionnaire restait en effet focalisée dans ce cas sur l'opposition entre système représentatif et expression directe, la thématique participative, développée plus tard dans les années 1980, établissant un pont entre les deux.

1. Cette hypothèse de prématurité fait écho au jugement de Gilles Deleuze et Félix Guattari qui avaient parlé de l'«incapacité de la société française à assimiler Mai 68» («La société française, avaient-ils poursuivi, a montré une radicale impuissance à opérer une reconversion subjective au niveau collectif, telle que l'exigeait 68»). Voir leur article «Mai 68 n'a pas eu lieu», *Les Nouvelles littéraires*, 3-9 mai 1984, repris dans Gilles DELEUZE, *Deux régimes de fous. Textes et entretiens, 1975-1995*, Paris, Minuit, 2003.

L'approche en termes de démultiplication des fonctionnalités démocratiques ou de démocratie post-électorale, que je développerai plus tard à partir d'une appréhension sur la longue durée des contradictions de l'idéal démocratique, n'était alors pas encore mûre. Il en allait de même dans l'ordre économique et social. Les années 1970 étaient encore immergées dans le monde des Trente Glorieuses et du capitalisme industriel traditionnel. Dans ce cadre, les questions posées restaient celles d'un modèle de gestion des entreprises, avec, par exemple, la mise en place de groupes d'expression des travailleurs, la consolidation de la place du syndicalisme et des institutions représentatives ou le renforcement du rôle du Plan dans l'économie globale. L'idéal autogestionnaire des années 1970 avait dans ce cadre une « capacité réformiste » limitée aux formes de gouvernance des entreprises. Et il oscillait simultanément entre cette vision limitée de l'avenir et un rattachement à des formes anciennes d'alternative au social-étatisme, en se réclamant, par exemple, des traditions coopératives et associatives (de Fourier à Proudhon pour faire image) opposées à la vision collectiviste-guesdiste. Ce monde des années 1970 sera totalement bouleversé par l'avènement d'un capitalisme d'innovation lié à un nouveau cycle de révolutions techniques, autant que par la montée en puissance d'un capitalisme financier mondialisé. Le mode de production qui en est résulté, avec l'évolution de la structure du marché du travail et de la nature même du travail qu'il impliquait, a bouleversé les termes dans lesquels on pouvait envisager l'émancipation de ce travail. Dans ce nouveau cadre, la visée d'autonomie qui avait un caractère que l'on pouvait dire prématuré dans le contexte des années 1970 pourrait dorénavant servir d'axe directeur à la définition d'une véritable alternative progressiste. Elle permettrait en effet d'envisager une autre lecture de l'individualisation du travail et d'autres modalités d'institutionnalisation du soutien public aux individus et de la solidarité collective (nous y reviendrons en conclusion).

## Une histoire qu'il est temps d'écrire

C'est seulement depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle que l'on a pu commencer à prendre la pleine mesure du mouvement de maturation de la modernité dont les signes avant-coureurs s'étaient manifestés en 1968. Les choses apparaissent maintenant en pleine lumière, avec le nouvel ordre du jour qu'elles dessinent : celui de la définition des termes d'un troisième âge de l'émancipation, faisant suite au premier âge des révolutions fondatrices – américaine, française et haïtienne en particulier – et au deuxième âge de la perspective marxiste/sociale-démocrate, liée à l'expansion du capitalisme industriel, qui avait trouvé sa formulation au tournant du XX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Ce cadre général permet de relire de façon articulée la longue séquence 1968–2018 et de donner sens aux explorations aussi bien qu'aux errements et aux retournements de cette période. En rapportant cette histoire à celle des cycles longs de la modernité (c'est-à-dire à celle des formes du capitalisme aussi bien qu'à celle de la démocratie et du statut de l'individu), celle-ci acquiert une intelligibilité accrue, en même temps qu'elle peut aussi être inscrite dans un nouvel horizon d'attente et se lier du même coup tant à des programmes de recherche qu'à une réflexion plus institutionnelle sur les modalités de mise en œuvre de ce troisième âge de l'émancipation que nous avons mentionné. C'est donc à tous égards le moment d'entreprendre cette histoire.

Entreprendre cette histoire se justifie intellectuellement et politiquement. Mais elle a aussi une fonction cathartique pour la génération à laquelle j'appartiens, celle qui a eu vingt ans en

1. En termes théoriques, les deux visions ont été parallèles. Elles ne se sont ensuite distinguées que sur une base politique avec la naissance des partis communistes et les types de regard portés sur l'expérience soviétique.

1968 : celle de rendre compte d'un piétinement qui peut dorénavant s'avouer et se comprendre comme tel en étant inséré dans ce qui peut ainsi apparaître comme un grand détour, prenant *in fine* l'aspect d'une longue marche.

Pourquoi a-t-il fallu attendre cinquante ans pour avoir le sentiment d'entrer à nouveau dans un âge positif, pour reprendre une conceptualisation classique d'Auguste Comte ? J'ai pensé que retracer un itinéraire singulier permettrait mieux de répondre à cette question qu'une philosophie de l'histoire surplombant de trop haut les choses. Le retour sincère et lucide sur mon cheminement, avec ses doutes et ses perplexités, ses illusions et ses aveuglements ne prétend pas se substituer à une histoire objective qui restera à entreprendre, mais il permet d'en rendre plus sensibles les enjeux et les nœuds. C'est donc modestement *une* histoire politique et intellectuelle, particulière donc, des années 1968-2018 que je propose de retracer. Je fais mienne ce faisant la formule employée par Richard Hoggart pour définir son approche dans *33 Newport Street* : « Je m'efforce, dans ce livre, écrit-il, de partir d'une histoire personnelle et d'en tirer une signification qui dépasse le niveau de l'individu<sup>1</sup>. » Il parlait aussi de façon savoureuse d'un travail d'orpailleur en terre de mémoire. Je n'en resterai pourtant pas là. Je m'appuierai aussi sur une vaste documentation constituée, outre mes propres écrits avec les traces de leur réception, de notes personnelles, de documents parfois restés confidentiels, de courriers reçus et envoyés, d'articles de presse et d'ouvrages consacrés aux lieux, aux personnes, aux organisations et aux moments évoqués dans cette recherche<sup>2</sup>. Le but étant de rester au plus près des explorations qui ont été les miennes comme des tâtonnements, des ruptures, des enthousiasmes, des découragements ou des

1. Richard Hoggart, *33 Newport Street. Autobiographie d'un intellectuel*, Paris, Seuil, « Points Essais », 2013 [1988], p. 27.

2. Ces différents documents seront versés dans le fonds qui me sera consacré aux archives du Collège de France.

lassitudes qui ont marqué mon travail et mes engagements. En restaurant la façon dont les choses ont été immédiatement vécues et en y superposant, quand cela pourra paraître éclairant et être pertinent, les appréciations rétrospectives que cela suggère.

### **Les trois moments d'une histoire**

Ce livre distingue trois grands moments dans cette histoire. Le premier est celui des enthousiasmes et des explorations qui ont suivi 1968 et caractérisé les années 1970. J'y évoque mes lieux et mes liens, ainsi que la constitution intellectuelle et politique de la deuxième gauche dont ce furent les grandes années. Je m'interroge longuement dans un deuxième temps sur les ressorts du piétinement et du désarroi qui ont caractérisé les années 1980 et 1990. En analysant les causes de l'affadissement de la vie intellectuelle, les conditions de l'essoufflement politique de la deuxième gauche devenue prisonnière d'un réalisme qui pouvait être nécessaire mais ne suffisait pas à définir une politique. J'examine aussi les différentes figures de l'engourdissement qui ont marqué les différents milieux politiques et intellectuels pendant ces années : le transfert sur l'Europe des ambitions que l'on n'était plus capable d'afficher au niveau national, l'émergence de radicalités de posture et d'une mélancolie de gauche qui justifiaient l'impuissance, le retour d'une tentation technocratique (je traiterai là de la Fondation Saint-Simon). Dans un troisième temps, ce sont les recompositions des années 2000 qui seront abordées. Avec le bouleversement du paysage politique qui a résulté de la montée en puissance d'un souverainisme républicain et de l'émergence d'un national-populisme, voisinant avec l'enlèvement simultané de la gauche de gouvernement et de la gauche de résistance. Avec encore le grand retournement d'hégémonie qui a marqué la vie des idées pendant cette période.



